

Nouvelles de chez nous et de partout...

Octobre 2024

Vol. 13, n° 10

Revue de la Fédération des associations de familles du Québec

Le mot du président

Lors de l'assemblée générale du 4 mai dernier, il a été décidé à l'unanimité que la fédération offre un congé de cotisation aux associations pour l'année 2025 et limite le coût des assurances à la couverture qui correspond à la protection des administrateurs, ce qui se chiffrait pour la dernière année à 50\$ par association. La fédération assumera par conséquent en 2025 la facture un peu plus élevée des assurances couvrant la responsabilité civile des associations.

Il a aussi été précisé que les autres frais seraient maintenus pour l'hébergement des sites Internet ou l'accès au casier postal. Quand nous regardons de près le bilan des revenus et dépenses qui apparaissent dans le numéro du mois d'avril 2024 des *Nouvelles de Chez nous* (NCN), cela permet de constater que la fédération aurait réduit ses avoirs de 26 500\$ en 2023-24 (21 514\$ en cotisations et 5 000\$ pour les assurances) si elle avait appliqué cette décision. En renouvelant la même approche pour les prochaines années, la FAFQ devrait avoir écoulé d'ici 2029 la réserve financière qu'elle a accumulée jusqu'ici. Les associations membres préfèrent-elles laisser la FAFQ s'éteindre ainsi à petit feu? D'une manière ou d'une autre, elles auront intérêt à profiter des prochaines années pour encourager leurs membres à participer aux activités offertes par les deux autres fédérations (Histoire Québec et FQSG), notamment en assumant une partie des frais ou en remboursant les participants.

Au moment de l'assemblée générale, une soixantaine d'associations s'étaient réinscrites à la Fédération

pour 2024, chiffre qui a grimpé au-dessus de 70 au cours de l'été. Cela représente tout de même une vingtaine d'associations de moins qu'à l'été 2023 et même une centaine de moins qu'il y a huit ans. D'après les résultats du sondage publié dans les NCN en mars



Michel Bérubé

2023, il n'y en a d'ailleurs pas beaucoup plus qu'une trentaine qui sont encore vraiment actives. On ne sait pas en ce moment si les associations qui sont demeurées membres vont le rester encore en 2025.

Lors de l'assemblée générale, il a aussi été question d'entreprendre une réflexion sur la nécessité ou non pour les associations de maintenir la fédération. Cela a provoqué une réaction de la part de certaines associations. J'ai par ailleurs rencontré au cours de l'été des représentants de la *Fédération québécoise des sociétés de généalogie* et de la *Fédération Histoire Québec*. Ceux-ci m'ont confirmé qu'ils avaient été approchés par des associations qui s'interrogent sur l'avantage pour elles de rejoindre l'une ou l'autre de ces deux fédérations. À mon avis, c'est un choix qui appartient aux associations elles-mêmes indépendamment de la réflexion entreprise au sein de notre fédération.

La FAFQ ne disposant plus de personnel, il est maintenant clair qu'on ne va pas recommencer à organiser des activités de formation, des colloques ou des sa-

lons. Je comprends que les associations qui ont des besoins de cette nature puisse vouloir s'informer de ce que les deux autres fédérations déjà mentionnées peuvent leur offrir.

Il me semble que nous manquons de sérieux si nous maintenons la FAFQ en vie pour une question d'assurances seulement et parce qu'il nous reste de l'argent en banque. Le conseil d'administration a par ailleurs perdu des membres et personne ne se manifeste pour prendre la relève. **J'en viens donc à penser personnellement qu'il va falloir inscrire la proposition de dissolution de la fédération à l'ordre du jour de notre prochaine assemblée générale.** Il sera toujours temps de la retirer si une nouvelle équipe se constitue pour former un conseil d'administration. Mais, je serais le premier surpris. S'il doit y avoir dissolution, cela ne pourra cependant se faire sans que nous ayons d'abord disposer de nos avoirs.

À mon avis, les associations qui le souhaitent peuvent fonctionner sans la fédération, quitte à rejoindre au besoin une des deux autres fédérations qui existent ou à suivre davantage les activités qu'elles organisent. Ce qui peut en préoccuper certains, c'est le besoin de maintenir un réseau social propre aux associations de familles et celui de faire circuler de l'information comme nous le faisons présentement avec *Les Nouvelles de Chez nous*. Peut-être suffirait-il d'un comité de sages ou d'anciens mandaté à cette fin. Cependant, il ne faudra plus compter sur Yves Boisvert pour tenir le fort, comme nous l'avons fait depuis sept ans, après 2025.

J'invite les dirigeants de nos associations à nous faire parvenir leur position sur le sujet et je vous remercie à l'avance de votre collaboration. Cela nous aidera à nous préparer d'ici à l'assemblée générale, mais aussi spéciale, qui se tiendra au printemps 2025.

Les perles du web

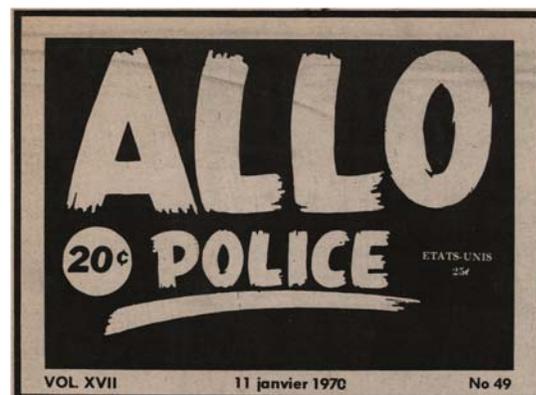
Par Yves Boisvert

Comme bien des gens au Québec, j'ai grandi avec une lecture obligatoire chez moi. Bien avant la Sainte Bible, il était impératif pour un garçon normalement constitué vivant dans un village (trou perdu), de connaître les derniers crimes et les prouesses des bandits sanguinaires qui pullulaient dans la province et ailleurs.

Toutes les semaines, *Allô Police* avait son lot de meurtres, de vols de banques, d'agressions armées et évidemment de crimes sexuels de toutes sortes. Si vous trouvez que nous vivons dans une période, disons...tordue, attendez de lire les histoires qui se passaient dans les années 50 à 70, vous vous sentirez réconfortés.

La gazette policière *Allô Police* a mis fin à ces activités le 13 juillet 2004 après 51 ans d'existence. Néanmoins, vous pouvez relire certains de ces vieilles revues en allant sur le site <https://allopolicy.substack.com/>

Vous y verrez aussi les publicités de l'époque nous montrant un Québec en pleine transformation vis-à-vis la religion, surtout à partir des années 60.



Patrimoine génétique - du sang allemand chez des Québécois

Maints Québécois francophones ont à leur insu du sang allemand dans leurs veines. Leur patronyme à consonance saxonne a souvent été francisé ou a disparu en raison d'une descendance uniquement féminine. Qui plus est, pendant longtemps, il était tabou d'afficher ses origines alémaniques au Québec. Quoi qu'il en soit, ce dernier a bel et bien connu une importante immigration germanique aux XVII^e et XVIII^e siècles. Et la contribution de ces nouveaux venus au patrimoine génétique des Canadiens français est loin d'être négligeable.

Voilà les conclusions auxquelles en est arrivé le Dr Christian Allen Drouin, dermatologue au Centre hospitalier du Grand-Portage de Rivière-du-Loup, dans ses recherches visant à identifier l'ancêtre qui aurait introduit au Québec le gène du syndrome de Rothmund-Thomson, une maladie génétique qui se caractérise par des lésions cutanées, des cataractes précoces ainsi que des malformations osseuses, qui dégénèrent fréquemment en cancer des os dès l'enfance.

«En dressant les arbres généalogiques de nos patients issus de la région de Kamouraska–Rivière-du-Loup–Témiscouata–Les Basques, on s'est aperçu qu'il y avait beaucoup plus d'Allemands que nous l'imaginions dans les lignées de ces Québécois francophones », a déclaré le Dr Drouin dans le cadre du 71^e congrès de l'Association francophone pour le savoir (ACFAS), qui s'est terminé le week-end dernier à Rimouski.

Que les ancêtres allemands soient légion dans les ascendances de plusieurs Québécois s'explique par les quatre vagues d'immigration germanique qu'a connues le Québec au cours des XVII^e et XVIII^e siècles.

Des dizaines d'Européens germanophones, — Allemands, Flamands, Hollandais, Autrichiens, Suisses alémaniques, Alsaciens et Lorrains — ont gagné la Nouvelle-France entre 1621 et 1749, a raconté le médecin féru d'histoire. Parmi eux figuraient l'Autrichien Johan Deigne (1686) qui a donné naissance à la famille Daigle, Hans Bernhard (1680) dont le patronyme a été transformé en Bernard, et Jean-Marc Bouliane provenant de Bâle, en Suisse. À ces immigrants libres se sont joints des Allemands acadiens qui ont suivi leur épouse lors du Grand Dérangement de 1755. Soldats des régiments étrangers (intégrés à l'armée française) postés à la forteresse de Louisbourg pour la plupart, ces Allemands avaient épousé des Acadiennes qui ont fui au Québec (notamment dans la région de Saint-Gervais-de-Bellechasse) pour échapper à la déportation. Ensuite, de 1756 à 1763, des soldats germaniques engagés dans les régiments étrangers de l'armée française, puis de l'armée anglaise, ont finalement élu domicile en terre québécoise. Et ce, sans oublier les commerçants juifs allemands qui accompagnaient les effectifs de l'armée anglaise.

Mais le mouvement migratoire le plus consistant fut sans contredit celui des mercenaires allemands enrôlés dans l'armée britannique venue étouffer les velléités indépendantistes des futurs citoyens des États-Unis d'Amérique. « Comme nombre de Britanniques ne voulaient pas aller combattre leurs frères anglais en Amérique, le roi George III, monarque du Royaume-Uni et de Hanovre (en Allemagne), a demandé à ses cousins et amis des duchés et principautés (de l'Allemagne d'aujourd'hui) de lui fournir des soldats, a précisé Christian Drouin. Entre 7000 et 10 000 mercenaires allemands ont séjourné au Québec durant la guerre d'Indépendance des États-Unis, qui a duré de 1776 à 1783. Parmi eux, plusieurs étaient

cantonnés à Lotbinière, Sorel et Québec pour protéger le Bas-Canada de toute invasion des Américains indépendantistes. Maîtrisant le français, plusieurs de ces soldats allemands se sont liés aux habitants de ces régions. La tradition de l'arbre de Noël fut justement introduite au Québec par l'un de ces militaires, le major général von Riedesel, des troupes de Brunswick, et son épouse. »

De cette dizaine de milliers de soldats germaniques dépêchés en Amérique, nombre d'entre eux sont tombés au combat, et d'autres sont rentrés en Europe. Néanmoins, 2500 sont restés au Canada, dont 1300 à 1400 au Québec, pour la plupart dans la région du Bas-Saint-Laurent, où ils ont presque tous marié des Canadiennes françaises. Dans le Québec de 1783, 7 % de la population mâle en âge de procréer était d'origine alémanique, a précisé le chercheur. Ajoutés aux quelque 100 à 200 immigrants libres, Allemands acadiens et soldats de l'armée française arrivés avant 1760, ces 1400 mercenaires germaniques comptent pour près de 10 % des ancêtres fondateurs des Québécois francophones avant 1783, a indiqué le scientifique. « On compte à cette époque quelque 1500 ancêtres fondateurs d'origine allemande sur un total de 13 200, comprenant, outre ces 1500 Germaniques, 10 000 Français, 1500 Acadiens et 300 Britanniques mariés, voire assimilés à des Canadiens français. La composante germanique est donc aussi importante que celle des Acadiens. »

Comment se fait-il qu'une telle contribution migratoire au pool génique québécois soit demeurée si peu connue ? « Durant les années 1850, alors qu'on glorifiait la race canadienne-française, et catholique, les descendants de ces immigrants allemands ont tu leurs origines allemandes, a relevé le Dr Drouin. Il était tabou de dire que l'on pouvait avoir des ancêtres allemands. Puis, les deux guerres mondiales, dont la deuxième qui fut marquée par l'horreur de l'Holocauste, n'ont fait que renforcer cette tendance. »

« Principalement de sexe masculin, les immigrants germaniques ont été assimilés en l'espace d'une génération en raison de leur mariage avec des Canadiennes françaises, a-t-il poursuivi. Plus de 50 % d'entre eux ont vu leur patronyme se modifier ou disparaître en raison d'une progéniture essentiellement féminine. »

«Plusieurs patronymes ont en effet été francisés [voir encadré] ou anglicisés. Comme les curés avaient du mal à orthographier correctement ces noms allemands lors des mariages, ils ont parfois voulu les rendre plus faciles à prononcer et les ont transcrits au son. »

Le Dr Drouin est persuadé que cette migration germanique, qui a ponctué l'histoire du Québec, a eu des effets significatifs sur le patrimoine génétique des habitants de Lotbinière. « Alors que la généticienne des populations, Évelyne Heyer, a mesuré des taux de consanguinité aussi élevés dans la région de Lotbinière que dans Charlevoix pour le milieu du XVIII^e siècle, il y a aujourd'hui très peu, voire aucune maladie génétique à Lotbinière, contrairement à ce qu'on observe dans Charlevoix, dit-il. Les immigrants allemands ont vraisemblablement contribué à la dilution du patrimoine génétique des Canadiens français dans la région de Lotbinière. Et à cela s'est probablement ajouté le fait que Lotbinière a longtemps été un important couloir de migration. »

Pour souligner l'ampleur de la présence germanique en terre québécoise, Christian Drouin rappelle par ailleurs qu'à la fin du XVIII^e siècle, plus de 20 % des médecins certifiés au Bas-Canada étaient d'origine germanique, dominant de loin les Canadiens français. Parmi ces médecins allemands, qui étaient souvent des officiers de l'armée de mèche avec les Anglais, figurent Daniel Arnoldi, qui fut le premier président de la corporation médicale canadienne, et Henri Pierre Loedel, qui fonda l'Hôpital général de Montréal et la faculté de médecine de l'Université McGill.

Christian Allen Drouin a maintenant l'intention de calculer plus précisément la contribution réelle de ces immigrants d'origine germanique au patrimoine génétique québécois. Car, même si le patronyme de plusieurs d'entre eux a disparu parce qu'ils n'auraient donné naissance qu'à des filles, les gènes, eux, ont continué de se propager par les mères.

Patronymes d'immigrants allemands qui ont été francisés au Québec

- Besserer : Besré
- Maher : Maheux
- Beyer : Payeur
- Schumpff : Jomphe
- Schenaille : Chenaille
- Goebell : Kable, Kaeble, Keable
- Numberger : Berger
- Pauzer : Pauzé
- Froebe : Frève
- Wolf : Leloup

- Amaringer : Maringer et Marenger
- Hartoung : Harton
- Heyberts : Hébert
- Dayme : Daigle
- Dahler : Dallaire
- Piuze : Piuze
- Quintal : Quintal
- Steben : Steben

Les patronymes français Dion et Gervais sont soit le résultat d'une transformation d'un nom allemand, affirme le Dr Christian Allen Drouin, soit des Huguenots français qui vivaient en Allemagne depuis plusieurs générations.

Tiré de :

Pauline Gravel, Le Devoir, 31 mai 2003

Mis à jour le 8 février 2011

<https://www.ledevoir.com/societe/science/28851/patrimoine-genetique-du-sang-allemand-chez-des-quebecois>

Popularité de votre patronyme en France

Vous voulez savoir si votre patronyme est populaire au pays de l'Ancêtre ? Allez sur le site <https://www.filae.com/nom-de-famille/classement-general-1>, vous y verrez un classement de nom de familles mais aussi l'occasion d'y inscrire votre patronyme pour en savoir son rang au classement.

Filae Arbres Recherches Ressources S'inscrire Se connecter

Noms de famille \ Top des noms de famille

Le classement des noms de famille

Rang	Nom	Nombre	Rang	Nom	Nombre	Rang	Nom	Nombre
1.	MARTIN	228 857	68.	GAILLARD	40 816	135.	BAILLY	26 189
2.	BERNARD	120 573	69.	BARBIER	40 258	136.	HERVE	26 123
3.	THOMAS	108 141	70.	ARNAUD	40 132	137.	SCHNEIDER	25 977
4.	PETIT	105 463	71.	MARTINEZ	40 086	138.	FERNANDEZ	25 839
5.	ROBERT	102 950	72.	GERARD	39 969	139.	LE GALL	25 358
6.	RICHARD	99 920	73.	ROCHE	39 242	140.	COLLET	25 292
7.	DURAND	99 614	74.	RENARD	38 621	141.	LEGER	25 246
			75.	SCHMITT	38 608	142.	BOUVIER	25 170
			76.	ROY	38 246	143.	JULIEN	24 904
			77.	LEROUX	38 068	144.	PREVOST	24 689

Qu'est-ce qui se cache derrière votre nom de famille ?

Entrez un nom de famille :

Boisvert

OK

Et également

Le classement des noms dans :

Tous les départements

Les maux du quotidien de nos ancêtres

À l'origine de la plupart des maux affectant nos aïeux prédomine une cause essentiellement alimentaire. La majeure partie de la population, en effet, souffre de malnutrition et de carences, ce qui l'expose directement au moindre germe nocif. La mauvaise qualité de l'eau s'ajoute à celle de la nourriture : les fumiers, les eaux de rouissage du lin et du chanvre, les tanneries, les lavoirs et les écoulements d'eaux usées avoisinent les sources potables et les infectent régulièrement, engendrant coliques, diarrhées et autres entérites qui affaiblissent les adultes et condamnent inéluctablement les nourrissons et les petits enfants.

Des troubles de métabolisme calcique, liés au manque de vitamine D et de fluor dans l'eau, provoquent une perte prématurée de la dentition. Le manque d'iode, également, entraîne une insuffisance fonctionnelle de la glande thyroïde, aboutissant à l'hypertrophie, de sorte que le goitre constitue une affection majeure très répandue. Divers handicaps, malformations ou infirmités telles que la claudication, la surdité ou le mutisme, les difformités, les maladies des os. La myopie et « autres maladies des yeux », les maladies de la peau (teigne ou gale) et les hernies affligent couramment le peuple. Les rois de France sont réputés pour guérir les écrouelles (ou scrofule), adénite cervicale chronique d'origine tuberculeuse due, comme la tuberculose pulmonaire, au bacille de Koch. Le jour de son sacre, Louis XIV touche ainsi 2000 scrofuleux.

L'hygiène générale est quasi inexistante; la vermine corporelle, considérée comme une sécrétion du corps humain, est englobée dans le terme « *d'humeurs* ». Les paysans travaillent pieds nus dans la terre; plaies, ulcérations et varices dégénèrent, les exposant directement au tétanos dû au bacille de Nocolaier et connu depuis Hippocrate. Les vêtements grossiers irritent la peau, fruits de la crasse, de la sueur et de l'inflammation. À ce tableau désolant s'ajoutent les fièvres, dénominations génériques englobant une foule d'affections différentes.

À partir des observations de Vicq D'Azyr, on recense ainsi 420 appellations : fièvre d'accès, aiguë, automnale, bilieuse, continue, éphémère, exanthématique, putride, militaire... Sous le nom de fièvres éruptives, se cachent la rougeole, la varicelle, la scarlatine, la rubéole, souvent mortelles. La fièvre puerpérale emporte de nombreuses femmes entre 25 et 40 ans, âge de la maternité et des grossesses répétitives : les hémorra-

gies dues à l'accouchement, les cicatrices mal soignées et la mauvaise hygiène des sages-femmes les laissent à la merci du moindre germe environnant et débouchent souvent sur des septicémies foudroyantes. La grippe épidémique est presque toujours fatale.

Les maladies de poitrine sillonnent le territoire. Le cancer se confond au milieu de symptômes mal interprétés. Quant aux troubles et aux accidents cardiaques, ils sont attribués à une origine surnaturelle. Les crises d'appendicite, inopérables, aboutissent inexorablement à des péritonites et les amygdales, abîmées par la répétition des fièvres et des rhumes, laissent les enfants à la merci de la moindre angine. La moitié d'entre eux, du reste, n'atteint pas l'âge adulte et, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, la mortalité infantile enlevant les enfants avant leur premier anniversaire est encore estimée à 28 %.

À ces affections quotidiennes s'ajoutent des maux plus graves contre lesquels les populations n'ont aucun moyen de lutter : l'épilepsie, la typhoïde, la dysenterie, le paludisme, la rage, le typhus et la syphilis. À tous ces maux relativement répandus viennent se greffer de graves épidémies qui sporadiquement creusent de véritables gouffres démographiques et impriment dans l'imaginaire populaire une psychose tenace, bien que leur impact ait été en réalité moindre comparative-ment aux désastres consistants des maux du quotidien : la variole, la diphtérie, la tuberculose, l'ergot de seigle, la lèpre, la peste et le choléra.

Tous ces maux, fléaux et infirmités constituaient le paysage des villages du passé. Les habitants les éprouvèrent avec résignation, comme un fait inéluctable et la volonté de Dieu, parmi « les malheurs des temps », pendant des millénaires. Au début du XX^e siècle, les grandes épidémies mortelles n'ont pas encore disparu en Europe : variole et choléra ravagent les peuples et la grippe espagnole assortie du typhus décime le continent en 1918-1919. Néanmoins, la fin des grandes disettes et l'amélioration générale du niveau de vie font de l'épidémie un phénomène archaïque, propre aux quartiers insalubres contre lesquels luttent les hygiénistes.

Tiré de : *Texte de : Linda Vée (Bulletin # 25 du Cercle Généalogique de Loir-et-Cher)*

*À l'Orée du bois, vol. 26, no 1, mars 2013
Bulletin de l'Association des familles Boisvert*

L'incroyable histoire des Whittaker, la famille la plus consanguine des États-Unis

Dans un documentaire, le photographe américain Mark Laita a raconté l'histoire des Whittaker, les habitants d'un village de Virginie occidentale désormais connus pour être les membres de la famille la plus consanguine des États-Unis.

Les Whittaker, habitent dans un bled paumé de l'Etat de Virginie occidentale, aux États-Unis, et leur arbre généalogique a de quoi faire pâlir n'importe quel généticien. Réputée « famille la plus consanguine des États-Unis », elle a été révélée au monde par le photographe et cinéaste américain Mark Laita, en 2020, dans un documentaire diffusé sur YouTube. Touchants, voire « purs », pour certains, bêtes de foire pour d'autres, les Whittaker ont une histoire hors du commun.

Si l'histoire des Whittaker remonte au XVIII^e siècle, la popularité de cette famille américaine est assez récente. En 2004, le photographe Mark Laita parcourait le pays à la recherche de personnes à photographier pour un projet de livre photo. Des « tronches », de l'astronaute à la ballerine en passant par le politicien et le toxico, « tout ce que vous pouvez imaginer vivant aux États-Unis », expliquait-il dans un podcast en 2022. C'est un policier, rencontré dans un relais routier de Virginie occidentale, qui a conduit le photographe chez les Whittaker. « C'était comme dans cette scène du film *Délivrance*, une route qui se transforme en route de campagne puis en chemin de terre pour déboucher sur une caravane d'un côté et une petite cabane de l'autre », se souvient-il.

Une consanguinité qui remonte au XIX^e siècle

Le premier contact expliquera la suite : « Il y avait ces gens qui marchaient, leurs yeux partant dans tous les sens en nous aboyant dessus. Le seul qui nous regardait dans les yeux disait n'importe quoi, criait et s'enfuyait avec le pantalon qui lui tombait sur les chevilles pour taper dans une poubelle », s'étonne encore le Mark Laita. En plus des photos, il a décidé de documenter en vidéo la vie de cette famille et de publier cela sous forme de feuilleton sur sa chaîne YouTube. La première vidéo, tournée en 2020 cumule plus de 40 millions de vues. <https://www.youtube.com/watch?v=nkGiFpJC9LM>

On y découvre Betty-Ann, Lorene, Ray et Timmy, des frères et sœur marqués par une consanguinité flagrante. Lorene ne parle pas, ni son fils Timmy d'ailleurs, né d'un viol. S'il semble comprendre l'anglais, Ray, lui, ne s'exprime qu'en aboyant. Seule Betty-Ann, matriarche de la famille, parle presque normalement. Un succès d'audience qui s'explique par « le plaisir un peu sadique et voyeuriste que l'on éprouve devant ce type de contenu », explique Virginie Spies, sémiologue et analyste des médias à l'université d'Avignon.

Les racines de cette consanguinité supposée, néanmoins étayée par les recherches de plusieurs généalogistes, remontent au XIX^e siècle, lorsque deux sœurs, Ada et Macie, ont épousé John et James, deux fils de leur tante (épouse Whittaker), laquelle est devenue leur belle-mère. Ada et John ont eu 9 enfants, dont Gracie. Henri, le frère jumeau de John, et sa femme ont eu 6 enfants, dont John-Emory. C'est vraiment parti en live lorsque John Emory et

Gracie, cousins germains, se sont mariés et ont eu 15 enfants, notamment Lorene, Ray et Betty.

La polémique des cagnottes

Beaucoup sont morts, certains sont partis faire leur vie mais le gros du « gang » vit à Odd, dans des cabanes pourries, une caravane délabrée et dans une extrême pauvreté mais « protégés » par leurs voisins qui font la chasse aux voyeurs. De son côté, s'il assume avoir exploité l'image des Whittaker, Mark Laita a tout de même été touché par ces personnages, « étranges mais profondément humains ». Il a d'ailleurs lancé, en 2022 et 2023, deux cagnottes en ligne pour aider les Whittaker à réparer leur maison et en acheter une autre. « Cela fait penser aux cirques dans les années 1920 où l'on exhibait des monstres. Il y avait de la moquerie, du dégoût mais aussi de la bienveillance », estime la chercheuse. « Voir cela est fascinant et surtout rassurant au regard de notre propre situation », ajoute-t-elle.

Des cagnottes qui ont permis de récolter plus de 120 000 dollars et dont Mark Laita a été accusé par Tyler Oliveira, un youtubeur, d'avoir profité. Ce dernier était allé visiter les Whittaker et s'était étonné de voir leurs conditions de vie toujours aussi précaires malgré l'argent récolté pour eux. Le photographe avait dû s'en expliquer dans une vidéo, postée il y a un mois. « On s'approchait du but pour pouvoir acheter la maison, sauf que régulièrement, Betty-Ann m'appelait et me réclamait de l'argent, pour acheter une voiture, de la nourriture et d'autres choses », assure-t-il.

« Je ne pouvais pas leur refuser, c'était leur argent, alors je leur ai donné. 5 000 par-ci, 14 000 par-là. Aujourd'hui, il ne reste plus rien », déplore Mark Laita. Une manne tarie qui a laissé Betty sur sa faim. La fille de Larry, l'un des 15 enfants de la fratrie, est allée jusqu'à affirmer que son père était mort pour extorquer de l'argent au photographe pour les funérailles.

Au milieu de ce tumulte, détachés ou obsédés par une réalité qui les dépasse, les Whittaker sont désormais des stars malgré eux. Et si la société ne tolère plus aujourd'hui les exhibitions de *freaks en place publique, elle se délecte impunément du spectacle sur les réseaux. Un paradoxe « très symptomatique de notre société », reconnaît Virginie Spies.*

Tiré de :

<https://www.20minutes.fr/monde/etats-unis/4087873-20240425-incroyable-histoire-whittaker-famille-plus-consanguine-etats-unis>

* * * * *

NDLR : Seriez-vous surpris d'apprendre que cet État (Virginie Occidentale) est pro-vie et a voté pour Donald Trump lors des deux dernières élections et que l'avortement y est illégal?

Les immigrants italiens dans l'histoire du Canada

Les Italo-Canadiens sont parmi les premiers Européens à avoir visité le Canada et s'y être installés. Les vagues d'immigration les plus soutenues, cependant, ont lieu au cours du 19^e et du 20^e siècle. Les Italo-Canadiens figurent au premier plan des syndicats et des associations de gens d'affaires. Lors du recensement de 2021, un peu moins de 1,55 million de personnes au Canada indiquent avoir des origines italiennes.

Contexte

Le groupe est ciblé à titre d'ennemi étranger en raison des allégeances canadiennes au cours de la Deuxième Guerre mondiale, et est stéréotypé comme mafieux parce que l'on représente souvent le crime organisé comme étant un phénomène italien. Néanmoins, l'ensemble de la communauté prospère au Canada, et les Italiens jouent un rôle important dans le développement et la promotion du multiculturalisme.

Le premier contact des Italiens avec le Canada date de 1497, année où le navigateur Giovanni Caboto (Jean Cabot), originaire de Venise, explore les côtes de Terre-Neuve et revendique ce territoire au nom de l'Angleterre. En 1524, un autre Italien, Giovanni da Verrazzano, explore une partie du Canada atlantique au nom de la France. Sous le régime français, dans les années 1640, Francesco Giuseppe Bressoni fait partie de la mission jésuite en territoire huron et publie plus tard un témoignage sympathisant sur la vie iroquoise dans le cadre des rapports *Relation des jésuites*. En 1682, Enrico di Tonti, Henri de Tonty est le lieutenant de René-Robert Cavalier de La Salle au cours de la première expédition à atteindre l'embouchure du Mississippi. Des Italiens sont militaires en Nouvelle-France (dans le régiment de Carignan-Salières, entre autres) et plusieurs se distinguent en tant qu'officiers. D'autres font aussi partie des régiments de mercenaires suisses de Meurons et de Watteville intégrés à l'armée britannique pendant la guerre de 1812. À l'exemple d'anciens soldats italiens de la Nouvelle-France qui s'établissent sur des

terres vers la fin du 17^e siècle, quelque 200 mercenaires s'installent sur des parcelles octroyées par la Grande-Bretagne dans les Cantons de l'Est, au Québec, et dans le sud de l'Ontario.

Début du 19^e siècle

Au début du 19^e siècle, on compte à Montréal un bon nombre d'Italiens, dont plusieurs travaillent dans l'hôtellerie, et jusqu'à la fin du siècle, une vague d'immigrants italiens, des artisans, des artistes, des musiciens et des enseignants, arrive au Canada, majoritairement du nord de l'Italie. Les musiciens ambulants italiens (joueurs d'orgue de Barbarie, chanteurs) se font remarquer au Canada, et vers 1881, près de 2 000 personnes d'origine italienne vivent au pays, surtout à Montréal et à Toronto.

En 1897, William Lyon Mackenzie King, qui travaille alors comme journaliste, décrit le premier musicien ambulant qui vit à Toronto dans les années 1880. Cet immigrant italien de la première heure aurait usé 5 pianos et gagné en moyenne 15 dollars par jour au cours de ses premières années à Toronto. Certains musiciens ambulants finissent par s'établir en tant que professeurs de musique ou organisent des ensembles ou des orchestres.

Fin du 19^e siècle

Vers la fin du 19^e siècle, des millions des paysans émigrent en Amérique du Sud, aux États-Unis et au Canada, ainsi qu'en Europe de l'Ouest. Des recruteurs professionnels et l'exemple d'émigrés rentrés en Italie après avoir réussi encouragent les Italiens à mettre le cap sur l'Amérique du Nord, où des emplois les attendent dans le secteur des chemins de fer, des mines et de l'industrie. En 1901, près de 11 000 personnes d'origine italienne vivent au Canada, surtout à Montréal et à Toronto.

Si de nombreux Italiens croient pouvoir atteindre le bien-être économique et social en immigrant au Canada, le succès n'est pas toujours au rendez-vous. En

1901, une série d'articles parus dans un journal milanais décrit un système de recrutement peu scrupuleux basé à Chiasso, à la frontière italo-suisse, qui passe par Liverpool puis Montréal pour aboutir dans le Nord canadien. Souvent, des travailleurs abusés par ce système finissent dans des camps de travail dans le nord de l'Ontario ou se retrouvent sans emploi et démunis dans les grandes villes du Canada. En 1902, le Commissariat général de l'émigration, à Rome, envoie le commissaire Egisto Rossi en mission au Canada pour dresser un rapport sur la situation des travailleurs italiens. Rossi fait état de voies de recrutement encore plus utilisées qui passent par les États-Unis, et surtout par New York, et confirme qu'à Montréal, de nombreux et puissants *padroni* (agents de recrutement) sont de mèche avec les agents de sociétés ferroviaires et maritimes en Europe pour recruter de la main-d'œuvre bon marché contre paiement immédiat en liquide.

En 1904, étant donné la situation, le gouvernement fédéral lance une commission royale d'enquête sur l'immigration d'ouvriers italiens à Montréal et de présumées pratiques frauduleuses d'agences de placement. La commission en conclut que bien que les *padroni* de Montréal recrutent et exploitent souvent des ouvriers italiens, ils agissent à leur tour à la demande de puissants employeurs canadiens comme le Canadien Pacifique. La commission recommande une réglementation stricte des bureaux de main-d'œuvre, et conséquemment, du recrutement d'immigrants. Toutefois, et le phénomène est plus important encore, au fur et à mesure que les Italiens s'installent au Canada, ils parrainent de plus en plus les membres de leur famille et les habitants de leur village natal (*paesani*), réduisant ainsi leur dépendance à l'égard d'intermédiaires.

Origines

Plus de 75 % des immigrants italiens au Canada viennent de la campagne dans le sud de l'Italie et surtout des régions de Calabre, des Abruzzes, de Molise et de Sicile. Chaque ville compte pour plus de 10 % du total d'immigrants. Près des trois quarts d'entre eux sont de petits fermiers ou des paysans. À la différence du nord de l'Italie, qui domine l'État italien nouvellement constitué (1861 à 1870) et conti-

nue à s'industrialiser, le sud maintient son caractère rural et traditionnel. La surpopulation, le morcellement des terres des paysans, la pauvreté, l'insalubrité et les mauvaises conditions d'apprentissage, la forte taxation et l'insatisfaction politique provoquent une forte émigration. Les facteurs qui attirent les Italiens au Canada incluent des attentes toujours plus grandes, le faible coût des voyages en mer, la réussite des membres de la famille et des amis dans le Nouveau Monde et les salaires qui y sont bien plus élevés. La dévastation qui suit la Deuxième Guerre mondiale et engendre des pénuries de nourriture, d'essence, de vêtements et d'autres nécessités aggrave des conditions déjà mauvaises. Après la Deuxième Guerre mondiale, une grande partie des réfugiés italiens proviennent du nord-est du pays (en raison de la perte de l'Istrie à la Yougoslavie communiste). Frioul, qui entretient déjà une longue tradition d'émigration vers le Canada, se joint aux régions du sud comme source importante d'immigrants.

Début de l'immigration et peuplement

L'immigration italienne au Canada s'effectue en deux vagues, dont la première s'étend de 1900 à la Première Guerre mondiale et la deuxième de 1950 à 1970. Au cours de la première vague, 119 770 Italiens entrent au Canada (la plupart en provenance des États-Unis), l'année de la plus grande affluence étant 1913. Environ 80 % sont de jeunes hommes qui occupent des emplois saisonniers sur les lignes de chemin de fer, dans les mines ou dans les camps de bûcherons. De nombreux travailleurs décident de s'installer définitivement au Canada, de sorte qu'à l'époque de la Première Guerre mondiale, on retrouve des Italiens non seulement dans les grandes agglomérations urbaines, mais aussi à Sydney (Nouvelle-Écosse), à Welland, à Sault Ste. Marie et à Copper Cliff (Ontario) ainsi qu'à Trail (Colombie-Britannique). En 1911, un recensement des personnes d'origine italienne fait état de 7 000 personnes habitant à Montréal et 4 600 personnes habitant à Toronto.

Des milliers de travailleurs italiens s'établissent dans les villes en pleine croissance du centre du Canada, où ils travaillent comme ouvriers de la construction ou d'usine, hommes de métier, épiciers ou mar-

chands de fruits, ou encore comme artisans. Quelques-uns, dont le Montréalais Onorato Catelli dans l'industrie de la transformation alimentaire et le Torontois Vincent Franceschini dans la construction routière, partent d'une condition modeste pour connaître une immense réussite. Si la plupart des immigrants optent pour les centres urbains, des colonies agricoles sont établies à Lorette (Manitoba) et à Hylo (Alberta). Dans la péninsule de Niagara et dans la vallée de l'Okanagan, des Italiens propriétaires de vergers, de vignobles ou d'exploitations maraîchères sont prospères. De nombreux maraîchers italiens font des cultures à petite échelle aux abords des villes, pour la consommation locale.

Malgré les restrictions imposées à l'immigration à l'issue de la Première Guerre mondiale, plus de 29 000 Italiens entrent au Canada avant 1930. Nombre d'entre eux sont des travailleurs agricoles ou des femmes et des enfants parrainés par un membre de la famille déjà au Canada. Toutefois, cette immigration s'arrête presque totalement avec la Crise des années 30.

La crise économique

Tout au long des années 30, grâce aux réseaux de solidarité familiale et à l'épargne, les Canadiens d'origine italienne parviennent à amortir, du moins en partie, le choc économique du chômage et de la privation. Leurs problèmes s'aggravent à partir de 1935, car l'attitude hostile des Canadiens envers le fascisme se dirige contre les Canadiens de souche italienne, dont bon nombre sont des sympathisants de Mussolini. Lorsque l'Italie scelle son alliance avec l'Allemagne au cours de la Deuxième Guerre mondiale, les Canadiens d'origine italienne sont déclarés « sujets d'un pays ennemi » et sont victimes de préjugés et de discrimination généralisés. Des hommes perdent leur emploi, des boutiques sont saccagées, les droits civils sont suspendus au nom de la Loi des mesures de guerre et des centaines de personnes sont internées au camp Petawawa dans le nord de l'Ontario. Si certains de ces hommes sont effectivement des fascistes militants, beaucoup d'entre eux ne le sont pas, et ceux-ci, ainsi que leur famille, à qui on refuse toute aide, doivent supporter le fardeau des hostilités. Par conséquent, de nom-

breux Italiens vont angliciser leur nom de famille et renier leurs origines.

Après la Deuxième Guerre mondiale, le manque généralisé de main-d'œuvre dans une économie en pleine croissance ainsi que les nouvelles obligations du Canada au sein de l'OTAN ouvrent à nouveau les frontières canadiennes à l'immigration italienne. Presque 70 % des Canadiens d'origine italienne, soit près d'un demi-million, sont des immigrants d'après-guerre. Plusieurs immigreront sous l'égide du gouvernement canadien ou de sociétés privées. Par exemple, la Welch Construction Co., fondée au début du siècle par deux anciens ouvriers, Vincenzo et Giovanni Veltri, se spécialise dans l'entretien des chemins de fer. Souvent munis d'un contrat d'un an, des hommes viennent accomplir ce dur labeur, semblable au travail entrepris auparavant par leurs compatriotes, à cette différence près que la plupart arrivent en tant qu'immigrés permanents et font venir femme, enfants et autres membres de la famille. La « migration en chaîne » des familles italiennes devient si importante qu'en 1958, l'Italie dépasse la Grande-Bretagne en tant que source d'immigrants. À partir de 1967, les nouveaux règlements sur l'admissibilité se fondent sur des critères universels, tels que l'éducation. Ce système de « points » d'appréciation établit les conditions de parrainage qui s'appliquent à un nombre limité de membres de la famille, de sorte que l'immigration italienne connaît une forte baisse au cours des années suivantes.

Établissement et vie économique

En 2016, 59 % des Canadiens d'origine italienne vivent en Ontario, 21 % au Québec et 10 % en Colombie-Britannique. La majorité des Italo-Canadiens vivent dans des villages et des villes. Les plus fortes concentrations s'observent à Toronto, Montréal et Vancouver. Lors du recensement de 2021, 671 510 Canadiens se déclarent d'origine ethnique exclusivement italienne, tandis que 874 880 Canadiens indiquent une origine italienne parmi d'autres (réponses multiples), pour un total de plus de 1,546 millions de Canadiens d'origine italienne.

Dans les villes où ils se trouvent en bon nombre, les Italiens tendent à créer des quartiers ethniques. Ces

« petites Italies » ont leurs propres boutiques, restaurants, clubs et églises qui sont facilement reconnaissables, mais elles constituent rarement des ghettos coupés du reste de la société. Au fil des ans, l'ampleur de ces quartiers d'immigrés a beaucoup décru, mais la plupart survivent en tant que centres économiques. Si on constate un important mouvement des communautés d'immigrés vers des secteurs résidentiels plus opulents, même dans la banlieue, on retrouve souvent des concentrations de Canadiens de souche italienne qui ont choisi de vivre à proximité les uns des autres en raison de liens familiaux ou d'origines villageoises communes. Parmi les immigrants arrivés après la Deuxième Guerre mondiale, 75 % occupent des emplois à faibles revenus, mais cette situation change de façon radicale à partir de la deuxième génération. Au milieu des années 1980, les enfants des immigrants atteignent un niveau d'enseignement supérieur équivalent à celui de la moyenne nationale, ce qui se reflète dans l'importance croissante de leurs occupations professionnelles ou semi-professionnelles. Les Italo-Canadiens ont le taux le plus élevé d'accession à la propriété au Canada, ce qui témoigne du rôle central qu'occupe la famille. Dans les années 1980, 86 % sont propriétaires d'une maison, par rapport à 70 % pour la population en général.

Vie communautaire

Des sociétés d'entraide mutuelle, souvent issues d'organisations villageoises, sont parmi les premières institutions créées par les immigrants italiens. L'Order of Italy (dont la première section canadienne est créée à Sault Ste. Marie en 1915) accueille toute personne de souche italienne. En 1927, certaines sections du Québec s'opposent aux tendances pro-fascistes de l'ordre et s'en séparent pour former une structure parallèle qui devient, une décennie plus tard, l'Order of Italo-Canadians. Pendant la guerre, les hostilités paralysent le travail de ces associations, mais leur déclin est de toute façon inévitable à cause de l'influence grandissante de l'État providence et des sociétés d'assurances.

Après la Deuxième Guerre mondiale, nombre de nouveaux clubs et sociétés se consacrent à des activités de nature régionale, religieuse, sociale ou sportive. Au début des années 60, le Centre for Organi-

zing Technical Courses for Italians (COSTI) est fondé à Toronto pour dispenser des cours de formation et de perfectionnement techniques, ainsi que des cours d'anglais et des services d'orientation. Vers le milieu des années 70, le COSTI ajoute un programme spécial pour répondre aux besoins des immigrantes et prend de l'ampleur au cours de la décennie suivante pour aider d'autres groupes d'immigrants (p. ex. personnes d'origine chinoise ou portugaise, personnes provenant de l'Amérique latine).

En 1971, à Toronto, on met sur pied l'Italian Canadian Benevolent Corporation (ICBC). L'ICBC entreprend la construction d'un vaste complexe comportant des logements pour personnes âgées et un centre communautaire qui offre des services récréatifs, culturels et sociaux, le plus grand projet de ce genre à cette époque. Des projets semblables ont lieu dans les communautés italiennes partout au Canada, dont celles de Thunder Bay, de Winnipeg et de Vancouver.

La fondation du Congrès national des Italo-Canadiens à Ottawa, en 1974, vise à assurer la cohésion nationale du groupe et à accroître son influence politique. Le congrès coordonne la collecte de millions de dollars provenant de partout au Canada pour soulager les victimes des séismes qui dévastent le Frioul, en 1976, et la Campanie et la Basilicate, quelques années plus tard. À la fin des années 1980, le Congrès s'attaque à la question des détentions injustifiées d'Italo-Canadiens durant la Deuxième Guerre mondiale. Le premier ministre présente des excuses à cet égard. Étant donné la largeur du groupe visé, il n'est pas surprenant d'observer des rivalités internes régionales et politiques, ainsi qu'entre les générations et les classes sociales. La Canadian Italian Business and Professional Men's Association et la Chambre de commerce italienne représentent les intérêts du patronat et des professions libérales, alors que les Italo-Canadiens de la classe ouvrière cherchent à protéger leurs intérêts au moyen de divers syndicats. Puisqu'ils constituent un pourcentage important et visible de la main-d'œuvre des secteurs de la construction et du textile, ils sont particulièrement actifs au sein de l'International Labourers Union et des Travailleurs amalgamés du vêtement et du textile.

Vie culturelle

À l'instar de nombreuses organisations communautaires, les médias italo-Canadiens favorisent la cohésion de la communauté et servent d'intermédiaires entre ses membres et la société en général. Le premier journal italien au Canada paraît à Montréal vers la fin du 19^e siècle. En 1914, on en compte déjà plusieurs autres de Toronto à Vancouver. À partir de 1950, des douzaines de journaux et de revues italiennes, souvent destinés à des clientèles régionales, religieuses ou politiques précises, voient le jour. Au milieu des années 60, on estime à 120 000 le nombre de lecteurs de publications en langue italienne. Les plus influentes d'entre elles sont *Il Corriere Italiano* de Montréal et *Il Corriere Canadese* de Toronto qui, avant sa disparition en mai 2013, offre aussi une programmation en anglais pour rejoindre la jeune génération d'Italo-Canadiens. En 1978, le propriétaire d'*Il Corriere Canadese* lance une station de télévision plurilingue en Ontario, CFMT (renommé OMNI TV en 1986 après avoir été achetée par Rogers), qui transmet chaque jour une programmation en Italien et en d'autres langues. Quelques années plus tard, le réseau Telelatino est lancé comme chaîne nationale de programmation italienne et espagnole. Actuellement, l'italien et le chinois sont les langues non officielles les plus parlées à la télévision et à la radio canadiennes.

Les Canadiens d'origine italienne ont influencé les goûts de notre société en matière d'architecture, de mode et de récréation, donnant ainsi à la vie canadienne une dimension cosmopolite. Ils ont également apporté une contribution remarquable au domaine artistique. Par exemple, en 1968, Mario Bernardi de Kirkland Lake, en Ontario, devient le premier chef de l'orchestre du Centre national des Arts à Ottawa, et, sous sa direction, l'orchestre va s'imposer sur la scène internationale. Les tableaux avant-gardistes du Montréalais Guido Molinari figurent aujourd'hui dans des galeries de renom. Sur un autre plan, l'ancien acteur shakespearien Bruno Gerussi est devenu une personnalité de la radio et de la télévision. J.R. Colombo est un auteur à succès renommé pour ses ouvrages de référence et de littérature et l'auteur Nino Ricci est récipiendaire du prix de Gouverneur général (*voir* Publications de langue italienne; Littérature ethnique).

Éducation

Partout au Canada, les associations Dante Alighieri proposent des films, des conférences, des cours d'italien et d'autres programmes pour faire connaître l'Italie au reste du pays. Créé à Toronto en 1976, le Centre canadien d'éducation et de culture italienne s'occupe de la conception et de la mise en œuvre de programmes de langue italienne dans les écoles. D'égales importances sont les instituts culturels gérés par le gouvernement italien, les fonds de livres en italien des bibliothèques publiques et de nombreux clubs d'italien dans les écoles secondaires, dans les collèges et dans les universités.

Les années 70 marquent le début d'importants changements dans le système d'éducation canadien à la suite de l'adoption d'une approche multiculturelle en matière de politiques publiques. Au milieu des années 1980, toutes les provinces sauf celles du Canada atlantique ont en place des programmes de langue du patrimoine qui comprennent l'enseignement de l'italien là où la demande est suffisante. En Ontario, plus de 40 000 étudiants du primaire sont inscrits à des cours d'italien, ce qui compte pour près de la moitié du nombre total d'inscriptions à des cours de langue non officielle.

Les Italo-Canadiens réalisent de grandes choses en ce qui a trait à la réussite scolaire, comme le démontrent les statistiques sur l'éducation postsecondaire. Au milieu des années 80, le pourcentage d'Italiens qui ont fait leurs études au Canada (nés au Canada ou ayant immigré au pays avant 15 ans) et détient un diplôme universitaire dépasse la moyenne de 10 % qui représente l'ensemble de la population canadienne. Plus d'un quart détient un diplôme d'un collège communautaire, ce qui dépasse l'ensemble de la population de 3 %. Chez les Italo-Canadiens aux études, plus de 7 % des hommes sont inscrits dans les domaines professionnels du droit de la dentisterie et de la médecine (ce qui équivaut à la moyenne de tous les groupes). Ils affichent l'un des taux d'inscription les plus élevés aux études supérieures.

Vie religieuse

L'ethnicité italienne au Canada est étroitement liée à l'Église catholique romaine, qui est la religion de

95 % des Italo-Canadiens. Par le passé, l'Église catholique cherche à établir des ministres du culte italiens grâce à des ordres religieux, surtout des Servites à Montréal, des Franciscains à Toronto et des Oblates sur la côte ouest. Les prêtres scalabriniens qui travaillent auprès des immigrants se trouvent dans les grandes villes après la Deuxième Guerre mondiale. Une expansion rapide a lieu dans les années 1960 lorsqu'on établit plusieurs paroisses nationales et plusieurs services en langue italienne partout au pays. En 1970, les Italiens qui résident à Montréal ont accès à 8 églises, alors qu'à Toronto (où ils comptent pour un tiers de la population catholique de la ville) ils ont accès à 3 fois plus d'églises et à 65 prêtres qui parlent italien.

En plus de répondre aux besoins spirituels de ses membres, l'église participe au soutien, à l'éducation et au divertissement des immigrants et contribue à la préservation de la langue et de la culture de la communauté italo-canadienne. Le catholicisme italo-canadien est préservé grâce à deux importantes pratiques, l'observation de la Toussaint, avec les *feste*, et la célébration des sacrements (surtout le mariage) lors de banquets. Ces pratiques, religieuses et sociales, rassemblent souvent des centaines de membres de la famille et *paesani*.

Au quotidien, l'influence de la religion catholique se voit dans les solides valeurs familiales des Italo-Canadiens, ce qui donne au groupe un taux plus élevé de mariage et de naissance et un taux inférieur de divorces et de séparations par rapport à l'ensemble de la population canadienne. La majorité des Italo-Canadiens s'opposent au divorce, à l'avortement et même aux méthodes de contraception artificielles. La plupart sont d'avis qu'il faut prendre soin de ses parents âgés, une conviction qui se reflète dans les conditions de logement. Près de la moitié vivent en effet dans des ménages multifamiliaux.

Politique

Les premières percées en politique se font dans le nord de l'Ontario et sur la côte ouest plutôt que dans les grandes villes. Dans les années 1930, des Italo-Canadiens sont élus aux conseils municipaux et bureaux du maire de Fort William (maintenant Thunder Bay), en Ontario, de Mayerthorpe et de Co-

leman, en Alberta, et de Trail et de Revelstoke, en Colombie-Britannique. Dans les années 50, une de ces personnes, le maire Hubert Badanai de Fort William, est un des premiers Italiens à être élu député au Parlement, comme membre du Parti libéral. En 1952, Philip Gaglardi de la ville de Mission, en Colombie-Britannique, est élu à l'Assemblée législative provinciale pour le Crédit social et devient l'un des premiers ministres d'origine italienne en politique canadienne de l'après-guerre. Toutefois, ce n'est qu'en 1981 que le premier ministre Trudeau nomme le premier ministre fédéral d'origine italo-canadienne, Charles Caccia, élu député de Toronto en 1968. En 1973, Laura Sabia, ancienne conseillère municipale de St. Catharines et militante bien en vue du mouvement féministe, devient la présidente du Conseil du statut de la femme de l'Ontario.

Sur la scène fédérale, les Italo-Canadiens ont surtout voté pour les candidats libéraux, puisque ce parti est perçu comme étant ouvert en matière d'immigration et de multiculturalisme. Comme plusieurs autres Canadiens, les Italo-Canadiens tendent à voter pour un autre parti lors des élections provinciales. En Ontario et en Colombie-Britannique, par exemple, plusieurs appuient le Nouveau Parti démocratique. Aux élections fédérales de 1984, cependant, le Parti progressiste-conservateur du Canada gagne du terrain au sein de la communauté, surtout au Québec, où deux candidats montréalais d'origine italienne sont élus. Au milieu des années 1980, les Italo-Canadiens atteignent un niveau de représentation politique correspondant à leur nombre. En 1993, 15 Italo-Canadiens sont élus à Ottawa, occupant ainsi 5 % des sièges de la Chambre des communes, ce qui se compare avantageusement au nombre de sièges occupés par des personnes d'origine multiple qui représente 4 % de la population canadienne. En date de 2012, 14 membres du Parlement sont nés en Italie.

Survie de la culture

Bien que la cohésion de la communauté italo-canadienne soit attribuable à une histoire commune, aux centres communautaires et aux caractéristiques religieuses et culturelles distinctes, la survie de la culture repose sur le fondement de la famille. L'institution sociale la plus importante chez les Canadiens d'origine italienne demeure la famille, immédiate et

élargie. En général, dans les familles traditionnelles, en Italie, les rôles sont clairement définis, ce qui reflète des tendances semblables partout dans le monde. Le mari est considéré comme le chef et le soutien de la famille, la femme doit être bonne ménagère et bonne mère, et les enfants doivent se montrer obéissants et respectueux envers leurs parents. Chacun doit agir pour le mieux-être de la famille et non en fonction de ses intérêts personnels. Nombre d'immigrants italiens ont cherché à maintenir ce modèle, mais le changement est inévitable.

Parce que ces valeurs traditionnelles diffèrent nettement des attentes de la société canadienne en général, de nombreux problèmes sociaux sont attribuables aux conflits qui en découlent. Chez les enfants d'immigrés, il arrive que le désir de monter dans l'échelle sociale et de s'exprimer sur un plan personnel se heurte à l'insistance familiale sur la solidarité et la fidélité aux rôles traditionnels. Toutefois, la famille italo-canadienne de deuxième génération a profondément changé. Si elle accorde souvent beaucoup d'importance à la cohésion familiale, au respect et à la loyauté, elle évolue de plus en plus vers l'égalité des rôles du mari et de la femme. Néanmoins, la famille offre encore un soutien important à ses membres, et la famille élargie (jusqu'au cousin au troisième degré) se réunit souvent à l'occasion de mariages, de baptêmes et d'autres événements du genre. Souvent, les amis proviennent de la famille élargie et les membres de la famille n'hésitent pas à s'accorder des faveurs liées à l'argent. De même, les relations entre Italo-Canadiens originaires du même village (*paesani*) inscrivent les familles étendues dans un réseau beaucoup plus vaste, mais toujours maintenu par des liens personnels.

Les Italiens ne souhaitent pas pour autant vivre en vase clos. En 1941, pour toute la période d'avant-guerre, on constate chez les Canadiens d'origine italienne un taux de mariages mixtes de 45 %, donc plus élevé que chez presque tous les autres groupes ethniques d'importance. Dès l'après-guerre un taux semblable est atteint au milieu des années 1980. Au Québec, les Canadiens de souche italienne s'intègrent à la société francophone plus facilement que de nombreux autres groupes ethniques. Selon le recensement de 2006, 476 905 personnes déclarent que l'italien est leur langue maternelle (première langue apprise). Lors du recensement de 2011, ce

chiffre passe à 437 725, puis à 407 455 lors du recensement de 2016.

L'expansion et la consolidation de la communauté italo-canadienne après la Deuxième Guerre mondiale sont dues au niveau élevé d'engagement de la part des immigrants et de leurs enfants. Le nombre élevé d'institutions qui en découlent fournit aux Italo-Canadiens l'occasion d'exprimer leur identité ethnoculturelle grâce à une grande variété d'activités allant des ligues sportives à la télévision en langue italienne.

Dans la vie privée, la famille et la religion sont des piliers interreliés de continuité culturelle. Les deux demeurent plus importants pour les Italo-Canadiens que pour l'ensemble de la population canadienne. Malgré une proportion grandissante d'Italo-Canadiens nés au Canada et un niveau accru d'unions interculturelles, la famille italienne et ses valeurs morales sont encore bien ancrées. L'appartenance à la *Famiglia* et à un groupe culturel est une façon privilégiée pour les Italo-Canadiens de créer un sentiment de sécurité au sein d'une société de masse impersonnelle. Fait intéressant, le recensement suggère que plusieurs enfants provenant de mariages interculturels ont tendance à s'identifier comme faisant partie de la communauté italo-canadienne. Par conséquent, le nombre d'Italo-Canadiens provenant d'origines a plus que triplé entre 1981 et le milieu des années 90.

Tiré de :

Franc Sturino, 23 mai 2019

L'Encyclopédie canadienne

<https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/italo-canadiens>

Mis à jour : Celine Cooper, Clayton Ma, 20 juin 2024

Un réseau toujours plus fort grâce à vous



Franck Charles Hennessey - *Réjouissances au Fort Chambly, 1929*
huile sur toile étendue sur carton | Bibliothèque et Archives Canada, 1990-324-1

La Fédération Histoire Québec est plus dynamique et plus forte que jamais. Cela se marque par une croissance considérable du nombre de membres individuels mais surtout du nombre d'organismes membres. De plus en plus de sociétés d'histoire, musées, centres d'archives et associations de citoyens rejoignent nos rangs pour contribuer au rayonnement du réseau et à l'excellence de ses actions.

Nous comptons 285 organismes membres en 2021, 306 en 2022 et 321 en 2023. Depuis la même date, l'an dernier, plus de trente-cinq organismes nous ont rejoints, montant le nombre total de membres institutionnels à plus de 350. Ces bons résultats font de notre Fédération le plus grand regroupement d'organismes en histoire, généalogie et patrimoine au Québec. Plus que jamais, la FHQ incarne grâce à vous le plus important réseau de regroupement en loisir culturel en histoire, généalogie et patrimoine, et une force considérable à l'échelle locale, nationale et internationale. Souhaitons la bienvenue aux organismes qui nous ont rejoints dans la dernière année :

- Amis du Village Historique du Sault-au-Récollet (Montréal)
- Corporation historique et culturelle de Rivière-Ouelle (Bas-Saint-Laurent),
- Association de la famille Trudel-le inc.
- Association Québec-France Chambly - Vallée-du-Richelieu (Montérégie)
- Regroupement acadien Saguenay-Lac-Saint-Jean (Saguenay-Lac-Saint-Jean)
- Patrimoine Ogden / Heritage Ogden (Estrie)
- Corporation des fêtes du 350^e anniversaire de l'établissement historique de Chicoutimi (Saguenay-Lac-Saint-Jean)
- Corporation du Domaine Pointe-de-Saint-Vallier (Chaudière-Appalaches)
- Société historique Saint-André-Avellin (Outaouais)
- Aux Trois-Couvents / Château Richer (Capitale-Nationale)
- Comité de sauvegarde et de mise en valeur du Moulin Bleu de Saint-Roch-de-l'Achigan (Lanaudière)
- L'Usine à histoire(s) (Montréal)
- Musée des ondes Emile Berliner (Montréal)
- Société d'histoire de Saint-Stanislas (Mauricie)
- Association des familles Lussier (Montérégie)
- Association des Blais d'Amérique (Estrie)
- Musée Québécois de l'Agriculture et de l'Alimentation (Bas-Saint-Laurent)
- Société du patrimoine urbain de Québec (Capitale-Nationale)
- Musée de Lachine (Montréal)

Saviez-vous que les congrès et les colloques...

Saviez-vous que la FQSG organise des événements qui unissent les passionnés de généalogie ?

Depuis 1990, la Fédération québécoise des sociétés de généalogie (FQSG) a fait des congrès et des colloques des moments incontournables pour les échanges entre généalogistes au Québec. Ces événements, ouverts au public, ne sont pas seulement des occasions de rencontre, mais aussi des plateformes précieuses pour promouvoir la FQSG, ses sociétés membres et la recherche généalogique.

Les débuts d'une tradition

Le premier congrès, organisé par la Société d'histoire et de généalogie de Rivière-du-Loup, a marqué le début d'une tradition riche en conférences, ateliers et kiosques. Depuis l'an 2000, la FQSG a adopté un rythme bienal : un congrès est tenu les années paires, tandis qu'un colloque est organisé les années impaires. Cette alternance a permis de diversifier les lieux et les thèmes, rendant chaque événement unique et enrichissant pour les participants.

Événements spéciaux

En 2008, la FQSG a eu l'honneur d'accueillir le XXVIII^e Congrès international des sciences généalogique et héraldique au Centre des congrès de Québec. Cet événement exceptionnel, organisé par la Société de généalogie de Québec, a rassemblé des délégués de plus de 25 pays sous le thème « La rencontre de deux mondes : quête ou conquête ». Ce congrès international a mis en lumière la dimension mondiale de la généalogie et a renforcé les liens entre les généalogistes de différentes cultures. Trois ans plus tard, en 2011, un autre événement d'envergure s'est tenu : le Congrès sur l'Amérique française. Co-organisé avec la Fédération Histoire Québec (FHQ) et la Société franco-ontarienne d'histoire et de généalogie (SFOHG), ce congrès a attiré quelque 350 participants au Palais des congrès et au Marché Bonsecours de Montréal. Cette collaboration a permis de célébrer la Francophonie en Amérique et de souligner l'importance de la généalogie dans la préservation et la promotion de notre héritage culturel.

Une tradition renouvelée

Après une pause de dix ans, la FQSG a repris en 2023 la tradition des colloques en région, en collaboration avec la Société de généalogie et d'histoire de Rimouski. Sous le thème « Jetons l'ancre au Rimouski de nos ancêtres — Chroniques historiques et outils de recherche », cet événement a rassemblé plus d'une centaine de généalogistes autour de cinq conférences. Ces colloques régionaux offrent une opportunité unique de découvrir les particularités locales et de tisser des liens plus étroits au sein de la communauté généalogique.